



LA VIE RÊVÉE DAVID
ARNOLD
DE NOAH OAKMAN

•
MILAN

*À maman et papa,
qui m'ont aidé à traverser le labyrinthe*

Première édition 2018, aux États-Unis par Viking, an imprint of Penguin Random House LLC, 375 Hudson Street, New York, New York 10014 USA
sous le titre *The Strange Fascinations of Noah Hypnotik*

Copyright © 2018 by David Arnold

Pour l'édition française :

© éditions Milan, 2020

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.

Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : février 2020

ISBN : 978-2-4080-0474-3

editionsmilan.com

Illustration de couverture : WBYK

Cover Design : Theresa Evangelista

LA VIE RÊVÉE DAVID
ARNOLD
DE NOAH OAKMAN

Traduit de l'américain par Maud Ortalda

•
MILAN

CECI EST ➤ LA PREMIÈRE PARTIE

*« Ça ne me suffit pas de me jeter à corps perdu
dans mon art – je dois en mourir. C'est comme ça que
je sais qu'il existe. »*

Mila Henry,

Extrait d'une interview pour le *Portland Press Herald*, 1959

1 » CETTE TRISTESSE EST PLUS PESANTE SOUS L'EAU

Je vais retenir ma respiration et vous expliquer ce que je veux dire : j'ai découvert pour la première fois la Fille qui Disparaît il y a précisément deux mois et deux jours, quand l'été a commencé à déverser son petit sourire ensoleillé sur la ville. Comme d'habitude, j'étais avec Alan. Nous étions tombés au fin fond de YouTube, comme cela nous arrivait de temps en temps. De manière générale, je déteste YouTube, surtout quand Alan dit : « Il faut absolument que je te montre ce truc », suivi inévitablement par dix-sept autres trucs et, sans m'en rendre compte, je me retrouve à regarder une loutre de mer en train d'utiliser un distributeur de bouffe en me demandant ce qui cloche chez moi. Alors soyons clairs : je n'ai absolument rien contre les loutres de mer, mais à un moment, il faut se demander ce qu'on a bien pu faire comme choix dans sa vie pour finir sur un canapé à regarder un animal appuyer sur H9 pour obtenir un paquet de chips.

Dans le calme, et un peu triste, mais de manière tout à fait authentique, je dérive dans la piscine des Rosa-Haas – j'adore cette piscine.

J'aimerais vivre ici.

Soyons précis : la vidéo de la Fille qui Disparaît est une compilation de photographies en time-lapse rapide qui dure un tout petit peu plus de douze minutes. La vidéo s'appelle *Un visage, quarante ans : examen du vieillissement*. En description, on peut lire : « Autoportraits quotidiens de 1977 à 2015. J'en ai eu marre. » (J'adore la fin de la phrase, comme si la Fille qui Disparaît avait ressenti le besoin d'expliquer pourquoi elle

n'avait pas tenu les quarante ans.) Au début de la vidéo, elle doit avoir la vingtaine à peine, des cheveux blonds, longs et brillants, des yeux comme un lever de soleil sur une cascade. Vers le milieu, la pièce où elle se trouve change, elle a dû déménager, mais derrière elle, ses affaires n'ont pas changé : une aquarelle de montagnes encadrée, une figurine de Chewbacca en porcelaine, et des éléphants partout. Statues, posters, tee-shirts... on peut facilement affirmer que la Fille qui Disparaît a une obsession pour les éléphants. Elle est toujours dans cette pièce, toujours seule, et à part les légers mouvements et les changements de coupe de cheveux, elle reste toujours la même sur chaque photo : pas de sourire, le regard droit dans l'objectif, *chaque jour pendant quarante ans.*

Toujours la même, jusqu'à ce qu'elle change.

C'est bon, il faut que je respire maintenant.



J'adore cet instant : remonter à la surface, inspirer, cheveux mouillés sous le soleil brûlant.

Alan dit :

– Mec.

Pour être franc, je préférerais être seul.

– Je crois que c'est un record, dit Val. Ça va ?

Quelques autres inspirations profondes, un sourire bref, et...

J'adore encore plus cet autre instant : plonger sous la surface. Sous l'eau, j'arrive à ressentir plus fort – c'est le silence, l'apanteur, je crois.

C'est ce que je préfère quand je nage.



Les premiers clichés sont des polaroids scannés, mais alors que le time-lapse progresse et que la résolution des photographies s'améliore, la brillance de la Fille qui Disparaît commence à diminuer : petit à petit, ses cheveux s'affinent, petit à petit, ses yeux se ternissent, petit à petit, son visage se flétrit, sa peau s'affaisse, la jeune cascade lumineuse devient une retenue d'eaux sombres, une victime de plus dans le bassin infectieux du vieillissement. Et ce n'est pas tant que ça me rende triste, mais que ça me laisse une impression de tristesse. Comme regarder une pierre qui coule sans jamais toucher le fond.

Chaque jour pendant quarante ans.

J'ai regardé cette vidéo des centaines de fois : le soir avant de me coucher, le matin avant le lycée, à la bibliothèque pendant le repas, sur mon téléphone pendant les cours, dans ma tête entre-temps, je fredonne la Fille qui Disparaît comme une rengaine, encore et encore, et chaque fois qu'elle se termine, je me jure de ne plus jamais la regarder. Mais tel le boomerang humain le plus triste du monde, j'y reviens toujours.

Douze minutes devant l'écran à regarder quelqu'un mourir. Ce n'est pas violent. Ce n'est ni immoral ni honteux : on ne lui fait rien qui ne nous soit fait à tous, l'un après l'autre. Ça s'appelle *Examen du vieillissement*, mais je n'y crois pas. Cette fille ne vieillit pas, elle disparaît. Et moi, je n'arrive pas à détourner le regard.

Voilà, c'est le moment de l'inévitable tape sur l'épaule.

Il est temps de rejoindre le monde des vivants.

2 » LE FRAGILE TRIANGLE

– Tu fais quoi, Noah ? Tu essaies de te noyer ?

Sur une bouée au milieu de la piscine, Val arbore d'énormes lunettes de soleil et sirote un genre de daiquiri maison.

– Sans déconner, dit Alan en avalant une poignée de popcorns au caramel.

Il est sur cette boîte géante (celle avec les forêts, la neige et les biches dessus) depuis le début de l'après-midi.

– Pense à notre fragile triangle, mec. Si tu te noies, c'est tout le système que tu bousilles.

Val et Alan Rosa-Haas sont jumeaux. La maison des Rosa-Haas est tout près de chez moi, elle a une énorme piscine creusée et, de plus, M. et M^{me} Rosa-Haas ne sont quasiment jamais là, alors forcément...

Alan a été la première personne que j'ai rencontrée quand nous avons emménagé à Iverton. On avait douze ans, il était venu jouer chez moi et il m'a dit qu'il pensait être gay. J'ai dit « euh, OK », lui il a marmonné des « hum », et des « euh », et c'était assez bizarre. Et puis il m'a dit de n'en parler à personne et j'ai dit que je n'en parlerais à personne. Il a ajouté : « Si tu le dis, je pisse sur ton hamster. » À l'époque, j'avais un hamster arthritique appelé Goliath, et je ne voulais pas qu'on lui pisse dessus, alors j'ai assuré Alan que ma bouche était parfaitement cousue. Plus tard, j'ai découvert que j'étais la première personne à qui Alan avait fait son *coming out*, mais, à douze ans, je n'avais pas la moindre idée de l'importance que revêtait cette étape. Tout ce que je savais, c'était que mon hamster se trouvait à proximité immédiate d'une personne qui menaçait de lui pisser dessus. Quand j'avais demandé à Alan pourquoi il ne

voulait pas que je l'ébruite, il m'avait répondu que je ne comprendrais pas. Quelques années plus tard, il a fait son *coming out* public. Au bahut, on le traitait de tous les noms, des gens bondissaient à des kilomètres s'il les bousculait dans le couloir, ou changeaient de table quand il arrivait pour déjeuner. Pas tout le monde, mais tellement de monde. Alors j'ai compris qu'il avait raison.

« Je n'avais pas prévu de te le dire », m'avait-il dit dans ma chambre, ce jour-là, quand on avait douze ans.

Puis il m'avait expliqué qu'il se sentait comme une bouteille de coca secouée et que j'étais justement dans le coin quand le bouchon avait sauté. Moi, ça ne me dérangeait pas. Tant qu'il ne pissait pas sur mon hamster.

Nous avons fait un pacte.

Et puis nous avons pissé tous les deux par la fenêtre.

La vérité, c'est que, du jour où j'ai rencontré Alan, j'ai su que je l'adorais. Et il m'aime beaucoup aussi. Quand nous étions plus jeunes, nous parlions de comment ça serait si j'étais gay moi aussi, à quoi il répondait toujours : « Comme si tu allais me plaire, Oakman. » Dans ces moments, je me contentais en général de contracter un début de biceps, un sourcil haussé, en hochant la tête au ralenti pour dire « Comment ça pourrait ne pas plaire à qui que ce soit ? », et nous éclations de rire en imaginant. Nous imaginions notre mariage, et que nous allions acheter un chalet à la montagne et passer nos journées à tisser des paniers, manger directement dans des poêles en fonte et parler de choses profondes.

Mais c'était il y a longtemps.

– Qui nous a refile ce truc, d'ailleurs ? demande Alan, perché sur le plongeoir, ses pieds flétris au-dessus de l'eau.

– Qui nous a refile quoi ? demande Val.

– Cette merde, répond-il en levant la boîte de popcorn vide.

– Euh, tu viens de te la taper en entier et maintenant que tu en as fini avec elle, tu l’insultes ?

– Personne ne s’achète ce genre de trucs, explique Alan. C’est un cadeau de dépannage. Il ne manque plus qu’une carte pour dire : « On en a rien à faire de vous. »

Mais Val s’insurge :

– Moi je trouve que c’est gentil, mais je ne manquerai pas de communiquer ton mécontentement aux Lovelock quand je les verrai.

– Attends, tu parles *des* Lovelock ? Ceux qui habitent dans Piedmont ?

– Ils sont venus dîner l’autre soir. Tu étais à l’entraînement.

Alan jette la boîte vide dans la piscine.

– La peste soit des Lovelock !

Et puis il plonge en hurlant.

Blasée, Val repose la tête sur sa bouée. Contrairement à Alan qui a hérité de son père ce qu’il appelle « la teinte Haas », c’est-à-dire qu’il est blanc toute l’année, Val est toujours la première d’entre nous à bronzer. Quand on était petits, elle n’était que la sœur pénible de mon meilleur pote, une présence constante et indésirable, comme un moucheron perpétuellement en train de voler devant nos yeux. Puis survint l’été avant d’entrer au lycée, où elle a ouvert la porte un jour et... « Euh, salut, Val, euh, hum, enfin, euh... » Ça m’a fait l’effet d’une baffe, irrévocable, assourdissante, la toute première prise de conscience que, peut-être, le sexe n’était pas si dégueu en fin de compte.

Une évidence, deux plus deux, voilà ce que c’était.

Je ne sais pas si c’est arrivé lentement, sous mon nez, ou si ça s’est passé du jour au lendemain, mais soudain, je me suis mis à trouver la présence de Val beaucoup moins pénible. Cette année-là, je lui ai demandé d’être ma cavalière au bal de promo.

C'était un peu bizarre parce qu'on se connaissait depuis si longtemps, mais en même temps, il fallait tenter le coup. Alors on a tenté le coup. Voici ce que ça a donné : moi tenant la main de Val dans le couloir pendant à peu près deux minutes jusqu'à ce qu'Alan nous voie. Croyant que c'est une blague, il éclate de rire. Puis il s'aperçoit que non, et là il est devenu dingue.

C'était la dernière fois que nous nous tenions la main, et la première fois qu'Alan nous qualifiait de « fragile triangle ».

Je mentirais si je prétendais qu'il ne m'arrive plus jamais de penser à Val de cette façon. Elle a ce charme particulier, intelligente sans être arrogante, drôle sans en faire des tonnes. Elle fait de petits commentaires discrets, comme si elle annotait la situation, et qu'elle le ferait même s'il n'y avait personne pour l'entendre. Ça vous donne le sentiment d'avoir de la chance d'évoluer dans son orbite.

Et elle a des seins parfaits aussi.

Alan fait des longueurs en dos crawlé. Il est de plus en plus rapide, mais je m'abstiens de le lui faire remarquer parce que je sais à quoi ça va mener : *Tu manques à l'équipe, Noah. On a besoin de toi, No. Comment va ton dos, No? Ça va, No?*

– Ça va, No? demande Val, sortie de nulle part.

Je crois que c'est une conséquence du triangle : la quasi-télépathie.

– Mieux. Ça s'améliore, je crois.

Elle relève ses énormes lunettes de soleil sur son front.

– Quoi?

Merde.

– Désolé. Je croyais que tu parlais de mon dos.

– Ah non, tu avais juste l'air à l'ouest. Mais... maintenant que tu en parles, comment va ton dos?

– Ça va.

– Mieux, tu penses?

Elle laisse ses lunettes retomber et sirote son daiquiri en me fixant. Personne ne me perturbe autant que Val.

Je sors de la piscine pour monter sur le plongeoir.

– Le docteur Kirby t’a dit d’y aller mollo, non ? dit-elle.

Mais c’est une grande piscine et elle est à l’autre bout, alors je fais comme si je ne l’entendais pas. Je peux peut-être échapper à son regard, mais sa question initiale sort de la piscine avec moi et me suit comme une ombre dégoulinante : *Ça va, No ?*

Au bord du plongeoir. Le soleil est presque couché. Restent cette espèce de faible luminosité chaude et cet air laiteux comme seul l’été sait faire. C’est un peu triste de regarder le jour agoniser juste devant soi, sans pouvoir rien y faire. Je crois que le soleil et la Fille qui Disparaît ont beaucoup en commun.

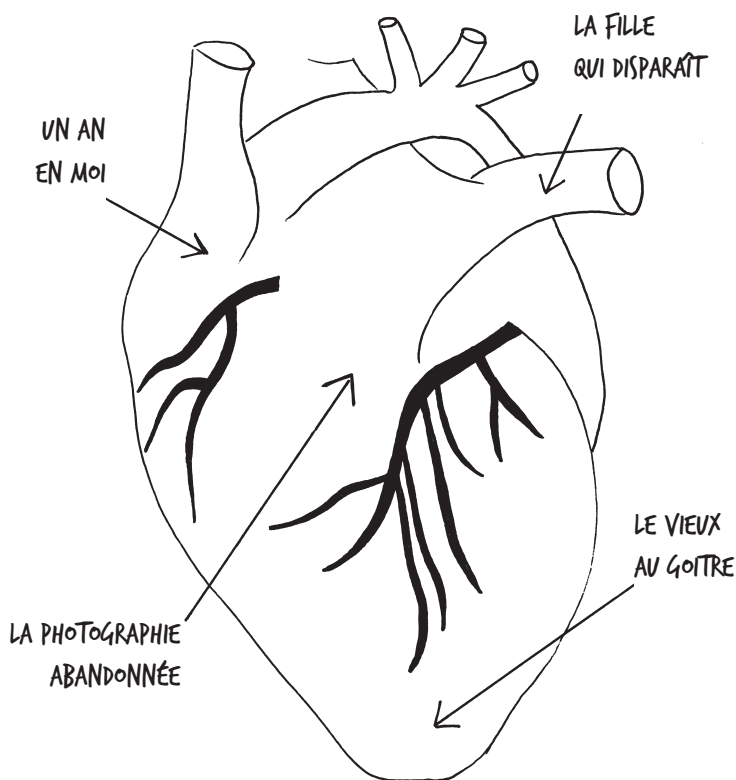
Ça va, No ?

Ça me rappelle un jour : un été, j’avais huit ans (avant Iverton), je suis allé en colonie de vacances, je me suis fait de nouveaux copains qui m’ont appris à fabriquer des lance-pierres. C’est aussi là que j’ai fumé ma première (et unique) cigarette, et il y avait ce gamin qui avait une photo d’une dame en sous-vêtements. Ça a amorcé une conversation qui m’a ouvert les yeux. C’est là que j’ai appris que le sexe ne se résumait pas qu’à s’embrasser tout nus. Puis, après la colonie, je suis rentré chez moi, je suis retourné jouer avec mes anciens copains et j’ai compris qu’ils ne savaient rien des lance-pierres, ni des cigarettes. Ils ne savaient pas que le sexe ne se résumait pas à s’embrasser tout nus.

Malgré tout l’amour que j’ai pour Val et Alan – et c’est énorme –, j’ai parfois l’impression qu’ils ne savent rien des lance-pierres, ni des cigarettes. Qu’ils croient toujours que le sexe se résume à s’embrasser tout nus.

Dans la piscine, Val glisse de sa bouée, attrape une frite en mousse et tape sur la tête de son frère. Ils rigolent avec insouciance, comme le font les gens en été.

Les yeux clos, je plonge, je m'abandonne complètement à l'eau, et là, submergé par son poids endormi, j'imagine le schéma de mon cœur :



Dans les zones de mon cœur, auparavant peuplées des gens qui me sont les plus chers, ont été transplantés le Vieux Au Goitre, la Photographie Abandonnée, *Un an en moi* de Mila Henry, et la Fille qui Disparaît. Je n'ai pas la moindre idée de pourquoi ni comment c'est arrivé.

Je les appelle mes Étranges Fascinations.

3 » PENSÉES SUR IVERTON, CHEZ MOI ET LA MARCHE, PENDANT QUE JE MARCHE JUSQUE CHEZ MOI, DANS IVERTON

La ville d'Iverton, dans l'Illinois, est l'incarnation de sa jeunesse : on lui a filé les clés de la baraque, une carte de crédit, pas de couvre-feu, et maintenant elle pète plus haut que son cul. Sa banlieue est peuplée de ces maisons de briques voyantes, homogènes, clonées. Les allées et les garages regorgent de 4 x 4 brillants, les pelouses sont du plus vert de tous les verts, les arbres y poussent de manière suspicieusement symétrique.

– Tu sais à quel point Iverton est une ville de Blancs ? demande souvent Alan.

– Non ?

– C'est tellement une ville de Blancs qu'on ne voit pas quand il neige.

La mère de Val et Alan est de San Juan, à Puerto Rico, et leur père a des origines hollandaises. (« Les Rosa sont les meilleurs » est tout ce que M^{me} Rosa-Haas daigne dire quand on lui demande d'où vient son nom de famille. Apparemment, prendre les deux noms avait été une condition pour qu'elle accepte d'épouser M. Rosa-Haas.) Dans une ville telle qu'Iverton, être à moitié Portoricains signifie que la moitié des gens pensent que Val et Alan sont blancs, tandis que l'autre posent des questions comme : « Non, mais vous êtes d'où, *pour de vrai* ? »

L'an dernier, un type de l'équipe de natation a posé cette question à Alan qui a répondu « D'Iverton », alors le type a dit « Non, mais je voulais dire d'où *où*, » alors Alan a dit « Oooh, je croyais que tu voulais dire d'où *où où-où-où oooooù* », alors

le type est devenu extrêmement rouge et il est parti en faisant semblant d'avoir entendu son portable sonner.

Ce genre de situation arrive fréquemment et les jumeaux font comme si ça ne les dérangeait pas. Peut-être que c'est vrai, en fait, je n'en sais rien. Mais je n'oublierai jamais ce qu'Alan a dit une fois : « On dirait que cette ville tient absolument à ce que je sois uniquement un Rosa, ou uniquement un Haas. Comme si c'était impossible d'être les deux à la fois. »

Alors oui, peut-être qu'Iverton a les clés de la baraque, la carte de crédit et pas de couvre-feu, mais elle pète plus haut que son cul, et ça schlingue.



Je ne suis plus très loin de chez moi, et il faut bien l'admettre : à la tombée de la nuit, lors des beaux soirs d'été, marcher dans Iverton est loin d'être désagréable.

D'aucuns diront que marcher est la méthode la moins rapide pour se rendre d'un point A à un point B, et ce n'est pas faux, mais pour moi, se rendre du point A au point B n'est qu'accessoire. Pour moi, les pas eux-mêmes ont une valeur intrinsèque. C'est encore plus vrai durant mes allers-retours chez les Rosa-Haas : je me sens plus proche que jamais de mon véritable moi quand je me trouve quelque part entre mes amis et ma famille.

Je remonte notre allée en passant devant l'assortiment des véhicules de la famille Oakman : ma Hyundai (qu'Alan qualifie de « couille sale », allez comprendre), la très vintage Pontiac de papa (avec sa carrosserie bois sur les côtés et les sièges inversés à l'arrière), et la vieille Land Rover de maman. En tendant bien l'oreille, on entend le soupir désapprobateur de tout le voisinage.

Mes parents ont acheté cette maison peu après le décès de Papi Oak, qui a vécu les dernières années de sa vie en veuf semi-

reclus et dont on n'avait pas idée de la fortune. Chacun, dans la famille, a reçu une part considérable d'héritage. C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai appris une chose essentielle : si rien ne révèle mieux les désirs les plus enfouis qu'une rentrée d'argent imprévue, le désir le plus enfoui de mon père est plus orienté « joies de la vie en banlieue chic » que « gros moteurs de fabrication allemande ». Papa est un chef cuisinier vegan, et il s'en sort correctement : mariages, bar mitzvahs et bat mitzvahs, surtout. Maman est avocate, mais comme elle travaille pour l'État, c'est surtout à Papi Oak (Dieu ait son âme) qu'on doit notre maison.

J'ai à peine passé la porte que j'entends maman depuis le salon :

– Coucou, mon chéri.

C'est son réflexe chaque fois que le double bip de l'alarme retentit à l'ouverture de la porte d'entrée.

Bip-bip-coucou-mon-chéri.

Je jurerais les avoir entendus chuchoter, mais quand j'entre dans le salon, ils sont tout sourire, lovés l'un contre l'autre sur le canapé, à regarder un épisode de *Friends*.

– C'était bien la piscine ? demande papa en mettant sur pause.

– Oui, je réponds en m'imaginant *les* mettre sur pause tous les deux.

Mes parents sont complètement fous l'un de l'autre, ce qui est fantastique pour eux, mais parfois, un peu trop pour moi. Ce rituel avec *Friends*, par exemple : ils regardent au moins un épisode par soir de leur collection de DVD sacrée. Papa sirote un whisky, maman un verre de vin, ils chantent le générique en chœur et récitent toutes les répliques de Joey en même temps que l'acteur.

– Comment va ton dos ? demande maman. Du nouveau ?

Du nouveau. Comme si mon dos était un genre de sitcom où il se passe plein de trucs.

– Ça va.

Prudemment, je reste dans le vague au cas où maman décide de faire une contre-expertise.

– Ça tire un peu, mais ça va.

Notre shar-pei à moitié mort détourne la conversation en rentrant dans un mur. Papa le soulève en disant « Pauvre Touffu » et le pose sur ses genoux. Touffenberg l'Inutile claudique toute la journée dans la maison, sans servir à rien et en n'étant clairement pas un chien de compagnie. Allez dire ça à mon père. Depuis l'incident de l'an dernier, où Touffu a tellement jappé qu'il en a gardé la voix éraillée, mes parents semblent prendre ce vieux débris pour un petit enfant.

– Vous avez dîné ? je demande.

Maman sirote son vin.

– C'était mon tour de faire à manger, dit-elle.

Ça signifie : cordons bleus. Papa appelle ça les soirées « triches vegan » et fait semblant d'adorer ça, mais la vérité, c'est qu'il l'aime, et c'est tout ce qu'elle sait faire à manger.

– Penny avait faim, alors on a déjà dîné, mais je t'ai laissé une assiette dans le micro-ondes. Tu n'as qu'à appuyer sur le bouton.

Alors que je m'éloigne, ils se remettent à chuchoter. Ils se disent probablement des mots doux que je n'ai probablement pas envie d'entendre.

Dans la cuisine, je connecte mon portable à l'enceinte Bluetooth, je lance *Hunky Dory* de Bowie, je lance le micro-ondes, et je regarde mon assiette tourner. Depuis que j'ai arrêté les compétitions de natation, ma faim a considérablement diminué, et en même temps, l'idée de la nourriture m'est devenue étrange, bestiale même. On arrache, on mâche, on écrase, même le mot « mastiquer » rappelle une activité sauvage.

Au bout du compte, on n'est rien de plus qu'une meute de loups.

Le micro-ondes sonne, l'assiette s'arrête, ma proie m'attend. Je la dépose sur le bar où maman m'a installé une serviette, un verre d'eau et des couverts. À côté, il y a un Post-it avec mon nom dessus (de l'écriture de maman) suivi de cinq points d'exclamation et d'une flèche qui désigne la lumière du répondeur sur le fixe de la maison. Papa insiste pour qu'on garde un fixe qui lui sert pour ses appels de boulot. En général, il n'y a que des appels de démarcheurs commerciaux, mais ce téléphone sert un autre but, du moins à ma connaissance : les appels de recruteurs.

Derrière moi, Bowie chante des histoires d'avocats, d'hommes des cavernes et de marins qui se battent dans des dancings, et j'aimerais tellement qu'il soit là, avec moi dans cette cuisine. Je lui tiendrais la main et on parlerait de la vie... sur Mars, ou ailleurs.

4 » UNE BRÈVE HISTOIRE DE MA PERSONNE, 19^e PARTIE

Le 8 janvier 1947, à Londres, naquit David Robert Jones. C'était un mercredi. Il neigeait. Quelque part, de l'autre côté de l'océan Atlantique, un petit garçon prénommé Elvis fêtait son douzième anniversaire. Aucun des deux n'était considéré comme un prodige musical, pourtant tous deux allaient révolutionner la musique, la déformer, la reformer, jusqu'à ce que le mot « musique » devienne méconnaissable.

La légende veut qu'à la naissance de David, la sage-femme ait déclaré : « Cet enfant est déjà venu sur Terre. » Des années plus tard, David Robert Jones devint David Bowie, et on émit l'hypothèse qu'il aurait peut-être pu passer du temps sur d'autres planètes également.

À la naissance d'Elvis, douze ans plus tôt, le 8 janvier, son frère jumeau était mort-né. Gladys Presley disait à ses amis que son fils Elvis « avait de l'énergie pour deux ». Durant la majeure partie de sa vie, Elvis fut hanté par la mort de son jumeau et sa propre survie apparemment fortuite.

Certaines personnes ont déjà été sur Terre tandis que d'autres n'en ont jamais eu la chance.

Le 8 janvier 1973, un vaisseau sans équipage appelé *Luna 21* fut envoyé dans l'espace avec succès. Après avoir aluni, *Luna 21* déploya un robot soviétique lunaire appelé *Lunokhod 2*, qui prit plus de 80 000 photos et 86 panoramiques.

David grandit, écrivit des chansons qui parlaient d'astronautes et d'espace, et sortit un album le mois où *Apollo 11* se posa sur la lune. (Le dieu Apollon, de qui la mission tirait son nom, étant, entre autres, le patron des musiciens.)

Des années plus tard, le fils de David Bowie réaliserait un film appelé *Moon*.

Elvis grandit et fit partie d'un groupe appelé les Blue Moon Boys. Il eut une fille qui épouserait plus tard un musicien emblématique connu entre autres pour un mouvement de danse appelé le *moonwalk*.

Plus tard, Elvis allait se lancer dans une carrière solo et engager un homme du nom de Thomas Parker comme manager. Au sujet de Parker, Elvis dira : « Sans lui, je ne crois pas que j'aurais pu aller bien loin. »

Le surnom de Thomas Parker était Colonel Tom. C'est le Colonel Tom qui fit d'Elvis une étoile montante, puis une star.

David Bowie écrivit une chanson à propos de Major Tom, qu'on laissa flotter parmi les étoiles.

Luna 21 et *Lunokhod 2* ne sont plus sur la lune à l'heure qu'il est. David, Elvis et le danseur de *moonwalk* n'officiant plus non plus. Mais leur musique, elle, vit. Je le sais : je l'ai entendue.

Et ces images prises par *Lunokhod 2* aussi. Je le sais : je les ai vues.

Je me pose souvent des questions sur les connecteurs subtils de l'univers qui s'étend à travers le temps et l'espace, certains sautant d'étoile en étoile comme des ricochets sur une mare, d'autres laissés flottant sans but dans l'infini. Je me pose des questions sur des mots tels que « réincarnation », « relativité » et « parallèles ». Et je me demande s'il arrive que ces ricochets atterrisent deux fois au même endroit.

Parce que je suis né un 8 janvier.

5 » VOILÀ QUE JE PENSE ENCORE AUX LOUPS

Ça a commencé en troisième. Alan a dit : « On devrait s'inscrire dans l'équipe de natation. » Alors on s'est inscrits. Vu le nombre d'heures qu'on passait dans la piscine des Rosa-Haas et le nombre de courses que j'avais gagnées, je me suis dit « pourquoi pas ». Il s'est avéré que je n'étais pas mauvais – rapide, mais pas le plus rapide. Puis en seconde, je ne sais pas, mes membres ont dû se développer parce que, soudain, mes

chronos sont devenus incroyables. Pas incroyables genre olympiques, mais assez bons pour attirer l'attention de quelques universités modestes de première division comme Saint Louis, Manhattan State, Eastern Michigan et celle de Milwaukee. (Mes parents ont été particulièrement ravis pour Milwaukee, puisque ce n'est qu'à quelques heures de route d'Iverson.) En première, mes temps ont continué de s'améliorer, et les intérêts des facs à escalader, puis, le 1^{er} juillet de cette année – premier jour où un entraîneur universitaire peut commencer à recruter –, j'ai reçu deux appels : l'un de la coach Tao de Manhattan State, et l'autre du coach Stevens de Milwaukee, évoquant tous deux la possibilité d'une bourse d'études. Ce n'étaient pas des universités d'élite pleines aux as, donc les bourses étaient extrêmement rares, un fait que l'on m'avait bien fait comprendre.

Le grand secret : je n'aime pas ça. Nager, c'était juste un truc que j'aimais bien, auquel je n'étais pas mauvais, et puis sans m'en rendre compte, c'est devenu un truc auquel j'étais *hyper* bon. Et soudain, tout le monde était là : « Bon, eh bien je crois que tu as trouvé ta voie, jeune homme », et on me parlait de natation avec tellement d'étoiles dans les yeux que personne n'a jamais remarqué que moi, je n'en avais pas dans les miens.

Puis il y a eu l'été. Bassin olympique, 50 mètres. Je suis au milieu quand je commence à avoir des crampes et mon corps se ferme comme une huître. On me sort de la piscine, le coach Kel répète : « Ça va, Oakman ? Qu'est-ce qui va pas ? Où t'as mal ? » Et sans réfléchir, je dis : « Au dos. »

C'est tout. Ça a suffi. On ne m'a pas sorti de l'équipe, je n'ai pas eu à la quitter. Simplement, je n'avais plus à nager.

Il se trouve que les blessures au dos ne sont pas toujours franches, donc ce n'est pas terriblement difficile de faire durer le mensonge, tant que je reste vague. J'ai des rendez-vous réguliers chez un chiropracteur, le docteur Kirby. La plupart de mes

matinées sont occupées par des séances de fitness avec le coach Kel, qui m'assure que ça va m'aider non seulement à rester en forme, mais aussi à montrer aux entraîneurs universitaires que je prends mon rétablissement très au sérieux. Maman, papa et le coach ont prévenu les facs, et Saint Louis et Eastern Michigan se sont aussitôt rétractées. Je ne sais pas si c'est dû aux talents de plaidoirie de maman, mais les coachs Stevens de Milwaukee et Tao de Manhattan State ont accepté de maintenir leur intérêt pendant encore quelque temps.

Ces dernières semaines ont été remplies de situations hypothétiques. Maman ou papa insistent sur l'importance d'agir vite au premier signe d'une offre, à quoi je n'ai fait que leur rappeler que la plupart des nageurs n'acceptent rien avant le printemps.

– Oui, dit maman, mais la plupart des nageurs n'ont pas raté des semaines d'entraînement à cause d'une blessure au dos.

Puis papa dit quelque chose comme quoi il faut battre le fer tant qu'il est chaud, et maman embraye sur :

– Si tu as la chance d'avoir une offre à l'automne, tu voudras vraiment risquer d'attendre de voir si elle sera toujours valable au printemps ?

En général à ce moment-là, je ne dis pas grand-chose. Jusqu'à maintenant, il n'y a de toute façon pas de véritable proposition sur la table, donc je ne vois pas pourquoi on en ferait tout un plat.

Mais ce soir : message sur le répondeur de la maison, et Post-it avec des points d'exclamation.

Les yeux sur l'assiette de poulet devant moi, j'envie la simplicité du loup. Je l'imagine passer des heures à pister sa proie, la chasser, bondir, la mettre à mort... puis la lâcher, la laisser sans l'avoir mangée, et s'éloigner calmement.

Je décroche le téléphone et j'appuie sur le bouton du répondeur : « Bonjour, ici le coach Stevens. J'ai une très bonne nouvelle... »

6 » PLUS JE M'ÉLOIGNE, PLUS J'AI BESOIN

– Il *faut* que tu viennes, No. Tout le monde sera là.

Val devrait savoir que ce n'est certainement pas ça qui va me convaincre, surtout vu ma situation à cet instant : affalé sur mon lit, ordi sur le ventre, un coca dans une main, au milieu de mon troisième épisode de *Gilmore Girls* de l'après-midi.

– C'est lequel ? demande-t-elle en s'asseyant à côté de moi. Aah oui, enchaîne-t-elle sans me laisser le temps de répondre.

Elle est droguée à *Gilmore Girls*. Elle a vu tous les épisodes, plus le reboot, au moins une demi-douzaine de fois.

– Ne me dites rien, intervient Alan qui passe en revue ma bibliothèque pour la centième fois. Luke et Lorelai se draguent, tension sexuelle à fond les ballons, il ne se passe rien, fin.

– *Alan*, tu n'as vraiment aucune disposition pour l'exaltation romantique.

– *Valeria*. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça veut dire.

À l'écran, Lorelai entre dans le restaurant de Luke pour prendre ce qui doit être son quatrième café de l'après-midi.

– À votre avis, ça leur arrive de boire de l'eau à Stars Hollow ? je demande.

– Seulement filtrée dans du café.

Alan aime bien critiquer *Gilmore Girls*, mais en plus d'une occasion, Val et moi l'avons entendu fredonner le générique depuis sa chambre avec sa voix de crécelle.

– Cela dit, reprend-il, je dois admettre que Stars Hollow, en hiver, ça a l'air pas mal du tout.

J'acquiesce depuis mon petit nid d'oreillers.

– D'accord, fait Val en mettant mon épisode sur pause. Noah. Je veux que tu viennes à cette fête. Fais-le pour moi. S'il te plaît.

Je ne bouge pas d'un iota. L'immobilisme, l'inertie, l'atrophie physique complète due à une matinée et un début d'après-midi passés devant l'écran : voilà des choses qui ne me manqueront pas de cet été.

– Tu connais mon opinion sur les gens qui veulent me forcer à faire des trucs.

– Je ne te force pas, bon sang. Je te demande.

– Et moi je sens l'été s'écouler dans le sablier comme les sables du temps, et une soirée chez les Longmire n'est pas la façon dont j'aimerais profiter de, tu sais... mon sable.

– On comprend, ne t'en fais pas, dit Alan qui tapote la pile de pages retournées sur mon bureau. Un écrivain reconnu tel que toi... ce serait grossier de montrer ta personne dans une modeste soirée de lycéens.

L'an dernier, le prof de lettres, M. Tuttle, nous a fait écrire « une histoire brève », dans laquelle on devait développer un élément de notre vie qui croisait un bout de l'histoire mondiale. Devoir assez vague s'il en est, mais moi, je m'y suis complètement investi, et je n'ai pas lâché, même quand on est passés à autre chose. J'ai continué à écrire toutes ces vignettes historiques. Finalement, j'ai combiné tout ce que j'avais en un seul projet que j'ai appelé « Une brève histoire de ma personne », et je me suis inscrit à un concours national organisé par un magazine littéraire pour ados. Je n'ai rien dit à personne, parce que, évidemment, je ne comptais pas gagner.

Et puis j'ai gagné.

– Tu es en train de te transformer en ermite, constate Val. Tu t'en rends compte ?

– Mais non.

– Tu ne sors jamais.

– Si, je sors.

– No, la piscine Rosa-Haas ça ne compte pas.

– Je vais... ailleurs.

– Où ça ailleurs ?

– Je ne sais pas. Ailleurs.

– Vous savez que Bowie est mort la même année que Prince *et* Mohamed Ali ? demande Alan qui tient la biographie de David Bowie. Ça arrive toujours par trois, ces trucs-là.

– George Michael aussi est mort cette année-là, dis-je.

– Oh. Alors par quatre.

– Et j’aimerais bien savoir ce qu’il y a de si dérangeant à devenir un ermite ? Maintenant que j’y pense, les ermites ont toujours le mauvais rôle. Alors que tout ce qu’ils veulent, c’est rester chez eux et qu’on leur fiche la paix. Qu’est-ce qu’il y a de mal à ça ?

– Les ermites ne baisent pas, mec, réplique Alan.

C’est pile cet instant que choisit maman pour passer la tête par la porte.

– Qui ne baise pas ?

– Madame Oakman !

Alan lui saute au cou. Ils ont toujours eu cette espèce de lien bizarre. Alan la drague de manière parfaitement déplacée et ma mère fait comme si ça la dérangeait. Elle ne trompe personne.

– Je croyais que vous faisiez une randonnée aujourd’hui, dit Alan.

Maman rougit comme une malade :

– Oh non, seulement Todd. Il monte jusqu’à Starved Rock avec sa petite bande, quelques fois dans l’année, ils essaient de se prouver qu’ils n’ont pas vieilli.

Alan détaille maman – ma *mère*, n’est-ce pas, la femme qui m’a donné la vie et qui menace régulièrement de me la reprendre – de la tête aux pieds. Il n’y a vraiment que lui pour se permettre ça impunément.

– Pour votre mari, je ne sais pas, madame Oakman, mais vous, vous vieillissez à l’envers.

– Stop, Alan, dit Val.
– Non mais sérieusement, c’est du Benjamin Button à ce stade !
– Ça suffira comme ça.
– Noah, ose me dire que ta mère n’est pas incroyablement sexy.

– Alan, pitié.
– Excusez-le, madame Oakman, intervient Val. Mon frère a été bercé trop près du mur.

Alan adresse un clin d’œil à ma mère assorti du fameux sourire de compète Rosa-Haas.

– Ne l’écoutez pas, madame Oakman. Vous êtes magnifique aujourd’hui. Super craquante.

– Eh bien, je ne sais pas trop si c’est vrai, répond maman, aux anges.

Elle fait semblant de ne pas être venue juste pour ça dans ma chambre. D’ailleurs...

– Maman, tu voulais quelque chose ?

Je vois bien qu’elle veut me poser la question au sujet du message du coach Stevens, mais qu’elle hésite à en parler devant Alan et Val.

– Je passais juste voir si vous aviez envie... d’un goûter, ou autre.

– Un goûter ?

– Ou autre.

– On n’a pas sept ans, maman.

– Moi non plus, rétorque-t-elle, pourtant j’adore les goûters.

– Vous avez des chips au fromage par hasard ? demande Alan.

– Des galettes de riz, ça irait ?

J’interviens avant qu’Alan prétende qu’il adore les galettes de riz.

– Merci maman. Mais ça va aller.

Elle s’en va, puis je mets une vieille playlist de Radiohead. Val pose l’ordi par terre, s’allonge tête-bêche sur le lit et Alan

s'affale à côté de moi. Nous regardons le plafond en écoutant la musique. Parfois, les choses simples et les choses compliquées sont la même chose. Par exemple, tous les trois ne formant qu'un, écoutant de la musique sur le même lit, l'intimité réglée sur une étrange fréquence souterraine.

– Imaginez qu'Iverton soit une scène, souffle Val presque dans un murmure. Le spectacle est presque terminé, et cette fête sera notre révérence.

– C'est très dramatique, lui dis-je. Et l'année de terminale n'a même pas encore commencé. En plus, qui dit qu'on sera séparés après le lycée ?

Alan brigue le cursus d'animation de l'université DePaul de Chicago ; Val avec son portfolio en expansion constante, parle de l'École de l'Institut d'Art de Chicago également, comme Rory Gilmore parle de Harvard. Mes frustrations récentes mises à part, savoir que mes meilleurs amis ne comptent pas déménager à l'autre bout du pays l'an prochain me reconforte énormément.

– Des nouvelles des bourses d'études ? demande Val.

Je pourrais leur parler du message, mais je sais déjà ce qu'ils diraient. Les seules personnes plus enthousiastes que mes parents pour mon inscription à Milwaukee sont les jumeaux. S'ils venaient à atterrir à Chicago comme prévu, le rapide trajet entre leurs écoles et la mienne permettrait au triangle de rester intact.

Mais il y a d'autres moyens d'y arriver.

– Je vais peut-être me trouver un boulot ici, dis-je en ignorant la question de Val. Et aller à la fac plus tard.

– Noah.

– Val.

– Sois sérieux deux minutes.

– Je suis sérieux.

– Qu'est-ce que tu ferais, en plus ?

– Le monde est vaste, Val. Je suis sûr qu'il existe un tas d'occasions à saisir pour un jeune homme bien bâti de mon acabit.

– Tu dis ça, mais tu sais très bien que tu finiras au *Starbucks*. Alan ajoute :

– J'ai entendu dire que ce boulot offre un tas d'avantages.

Val lui colle son pied sur la figure. Il le vire et pendant quelques secondes, nous écoutons sans bouger « *Everything in Its Right Place* », chanson que je considère souvent comme mon hymne personnel : chaque chose à sa place, dit-elle. Les murs sans décoration, mes étagères de livres classés par ordre alphabétique, tout blanc ou pastel, mon bureau et ses piles de papiers parfaitement disposées au bon angle.

– Vous savez quoi ? je demande.

– Quoi ? dit Val.

Je me rappelle quand Penny était petite mais qu'elle grandissait à vue d'œil, il y avait des fois où je voyais qu'elle sentait qu'elle ne serait pas toujours une enfant, et dans ces moments-là, elle régressait : elle parlait comme un bébé ou s'accrochait à maman comme si on l'avait abandonnée.

Plus je me sens éloigné de mes amis, plus j'ai le besoin pressant de les ramener à moi.

– Je vous aime, les gars.

Je passe un bras autour du cou d'Alan et l'autre autour des chevilles de Val.

– Je vous aime et j'adore notre été, et... je ne veux pas être avec d'autres gens en ce moment.

La chanson s'arrête et une autre commence, « *Daydreaming* », le genre de chanson qui instille sa mélancolie dans l'air comme le pétrole se répand d'un pétrolier en train de couler.

Val se redresse et tape dans ses mains.

– Bon allez, les gars. On ne va pas passer la journée dans cette chambre aseptisée à écouter de la musique de dépressifs comme des...

– Dépressifs ? termine Alan.

– Exactement. On n'est pas des dépressifs. On est jeunes, énergiques et assoiffés et on a...

– Soif ?

– Une soif de tous les temps. Heureusement, je connais une soirée qui n'attend que les gens comme nous.

Je récupère mon ordi, le repose sur ma poitrine et retourne à mon épisode de *Gilmore Girls*.

– Tu ne peux pas me forcer à y aller.

Elle se penche et ses yeux dépassent à peine le haut de mon ordi.

– Noah.

– J'ai des droits.

– Ce serait terrible si je te racontais accidentellement la fin de cette série.

Je lève lentement les yeux pour la regarder en face.

– Tu ne ferais pas ça.

– Tu ne devineras jamais qui fait une fugue en Californie.

– Pas drôle.

– Ni qui se marie sur un bateau de croisière.

– Tu crois vraiment que je vais aller à une soirée débile pour éviter de savoir la fin de *Gilmore Girls* ?

– Ni qui n'entre *pas* à Harvard.